

TERRE URBAINE, TERRE NOURRICIÈRE

Par Dominique Raymond

La terre nous nourrit, c'est un fait bien établi. En fait, jamais autant de nourriture n'a été produite que de nos jours. Chaque jour, des tonnes d'aliments convergent vers nos supermarchés où elle est distribuée quotidiennement. Dans cette époque d'abondance, il est parfois facile d'oublier qu'« abondance » n'est pas synonyme d'« accessibilité ». Le système néo-libéralisme est en partie responsable, créant des inégalités. Les aliments sont une marchandise et comme toute marchandise, certains peuvent se l'offrir, d'autres, non. Le système alimentaire industriel est également une cause. Puisant massivement dans les ressources naturelles, le système s'autodétruit tranquillement, accentuant cette difficulté d'accès. Les répercussions de ces deux systèmes se font sentir partout dans le monde : famine, crises alimentaires, difficulté d'accès physique et économique, etc. Cet effet est aussi ressenti près de chez nous, sur l'île de Montréal. Dans la métropole, une personne sur six vit dans l'insécurité alimentaire, c'est-à-dire que l'accessibilité physique ou économique des denrées ne permet pas à la personne de se nourrir sainement dans la dignité. À Saint-Henri Ouest, l'insécurité alimentaire règne.

La terre nous nourrit, mais pas à Saint-Henri. En effet, le quartier se trouve en position difficile. Enclavé par la voie ferrée, le canal de Lachine et l'échangeur Turcot, conjugué à un réseau de transports en commun limité, l'accessibilité physique aux aliments est complexe. Surtout considérant les populations environnantes qui faute de moyens ou de santé, éprouvent des difficultés à se déplacer. En effet, l'enclavement et sa situation sociale ne font pas de ce secteur un emplacement de choix pour développer le commerce. Les supermarchés ne s'y installent pas. Les habitants du quartier sont souvent contraints de s'alimenter dans les dépanneurs où les denrées sont généralement onéreuses et transformées. L'échangeur Turcot, cette infrastructure qui permet quotidiennement à des milliers de personnes à se déplacer, nuit aux populations avoisinantes. L'échangeur est une coupure dans la ville aux conséquences chroniques sur la santé des habitants. Le nouvel échangeur n'améliore absolument pas cette situation.

La terre nous nourrit, mais pas pour l'instant. Au fil de temps, avec l'urbanisation, la société s'est déconnectée de l'environnement. Jamais n'avons-nous aussi bien compris scientifiquement la nature, jamais ne l'avons-nous aussi peu respecté. Pourtant, en prendre soin, c'est prendre soin de sa santé. Le travail du sol est thérapeutique pour l'environnement, pour la santé physique, sociale et mentale. Le sol qui nous entoure constamment est-il une réponse à nos problèmes ? Il faut retourner à cette terre, la respecter et la partager.

La terre nous nourrit, physiquement et socialement. Entre microferme et parc, le projet vise à reconnecter les gens à la nature et reconnecter les gens entre eux. Sur une friche aux abords de l'échangeur, au cœur des populations les plus à risque d'insécurité alimentaire, on découvre une oasis en ville. En cultivant ce terrain, on peut nourrir des centaines de personnes. L'utilisateur peut faire l'expérience de la nature, des saisons et de ses aliments. 30 000 m² de paysage comestible cultivé par une coopérative où les relations croissent autant que les aliments. Chacun a la possibilité de travailler la terre et de faire de nouvelles rencontres. Le travail communautaire permet une production de qualité à faibles coûts. Au travers du parc, on découvre des jardins et des forêts où poussent massivement des produits de saisons. On les retrouve en vente en kiosque près du café. Là, on s'arrête un instant pour parler avec les gens. On profite de la vue depuis la

terrasse, on observe des pêcheurs qui s'amuse^{nt} aux abords du grand bassin. Cette eau, filtrée par un marais, est l'eau de pluie récupérée de l'échangeur. En hiver, les patineurs se mêleront aux pêcheurs. Ils iront changer leurs bottes pour des patins dans la serre, reconverte pour la saison, en chalet de patins. Près du café, dans la cuisine communautaire, entre des cours sur les conserves et un autre sur la cuisine chinoise, les produits non vendus sont transformés. Ils retournent au café pour être vendus, les pertes sont inexistantes. Dans l'opulence de la saison, les surplus sont entreposés dans le caveau. Le soir, l'entrée du caveau sous-terrain devient un auditorium pour des spectacles extérieurs et des projections de films. Au verger, sous l'ombre des abricotiers, des moutons et des poules se reposent. Ce soir, ils retourneront dans la petite étable pour dormir. Au printemps, les moutons seront tondus et leur laine sera lavée, cardée, filée et vendue. Le composte provenant du café, de la cuisine et des animaux est utilisé dans le jardin. La microferme est autosuffisante. Pourtant, ce paysage bucolique est surplombé par l'une des plus grandes infrastructures au pays. Le parc est protégé par une forêt plantée pour couper le son et arrêter les multiples pollutions de l'échangeur. Sur le tunnel pour les trains, passant sous l'échangeur, on retrouve un belvédère. De là, on peut voir le Mont-Royal, les tours du centre-ville, la Canada Malting et le centre hospitalier. On peut également contempler la folie des automobilistes dans le trafic de l'échangeur.

La terre nous nourrit, finalement. De cette parcelle, on expérimente la vie autant que la nature de nos aliments. La topographie unit le paysage à l'environnement urbain et à l'architecture. En cultivant son sol, en cultivant ses aliments, on cultive sa population, on cultive ses relations. La connexion à la nature se fait ressentir partout. Ici, l'architecture nous permet de non seulement nous protéger de la nature, mais d'également mieux l'apprécier.